

*Pas revoir*¹

Valérie Rouzeau

PAS REVOIR



L'IDÉE BLEUE
L'IDÉE BLEUE

C'est un visage inconnu qui s'approche dans votre dos, se colle à votre cou et chuchote dans votre oreille, et vous ne sursautez pas, vous l'écoutez en souriant. Cette voix inconnue est devenue pour vous la plus précieuse du monde. C'est celle du poète, le visage que vous connaissez depuis toujours. Il y a l'immédiateté de la reconnaissance, l'accès direct et complet, une sorte de circuit court entre cette voix extérieure et votre corps. C'est de la Littérature et habituellement ça n'arrive jamais. Presque jamais. Milliers de livres mal écrits, romans soporifiques, et pareil en poésie, souvent même pire en poésie. Et puis il y a le miracle. On ne sait pas pourquoi ça produit un effet sur le corps. Quand un tel livre paraît, c'est un événement. « *Les roses peuvent bien rougir dans les plus vieux jardins elles ne sont pas le cœur sorti de la mémoire.* »

¹ *Pas revoir*, de Valérie Rouzeau. 2006 (1^{re} édition 1999), L'idée bleue (distribution Casteilla), 86 p., 12 €

Valérie Rouzeau a publié ce livre en 1999 ; régulièrement épuisé, l'ouvrage est régulièrement réimprimé et une cinquième édition paraît en cette fin d'année ; c'est l'occasion de lire ou relire *Pas revoir*². L'auteur est né en 1967 dans une famille de récupérateurs du Cher, elle vit de sa poésie. Bien que ses livres aient rencontré un succès populaire foudroyant, elle n'est pas connue du grand public, pas d'articles dans les magazines féminins, peu d'échos dans la presse non littéraire. Peut-être que les grandes œuvres ont pour destin de rester secrètes et les émotions à leur lecture rester cachées.

La poésie contemporaine, parfois, ne sait pas toucher le lecteur car elle n'a pas la vision de sa propre épopée³ ; Valérie Rouzeau, au contraire, écrit depuis l'intérieur de sa capsule spatiale et nous fait partager ce qu'elle voit. Ses phrases sont celles de la vitesse, elles mangent les mots, elles se propagent elles-mêmes, elles sont séquencées par la course folle de sa vie. Elle a été propulsé dans le vide interstellaire et maintenant contre son gré elle file à une vitesse phénoménale et elle se cogne à tout ce qui traîne dans l'Espace, et les planètes l'attirent, parfois merveilleuses, c'est l'amour, parfois terribles c'est la séparation, ou la mort des proches. Elle note tout malgré la vitesse. Les phrases sont fulgurantes et comme des résumés, les phrases sont des baisers.

Hypothèse : *Pas revoir* n'est pas un livre de poésie mais un roman à paragraphes courts. Aucune virgule, très peu de versification, seulement des phrases qui commencent par une majuscule et se terminent par un point, grand classicisme de la forme.

Pas revoir est le récit d'une jeune femme qui perd son père emporté par la maladie. Le mystère de l'amour, cet incompréhensible et pourtant incontestable attachement pour un être, est au cœur de ce livre. D'entrée, alors qu'elle traverse la France pour revenir d'urgence à son chevet, Valérie Rouzeau supplie son père d'attendre qu'elle soit là pour partir, encore quelques secondes, presque rien : « *Le train foncé sous la pluie dure pas mourir mon père oh steu plaît tends-moi me dépêche d'arriver.* » Mélange des niveaux de

² Sans oublier, du même auteur, notamment : *Va où*, 2002 ; *Réceptifs d'air*, 2005 ; tous deux aux Éditions Le temps qu'il fait.

³ Sur une critique de la poésie actuelle, voir les entretiens entre Vincent Roy et Philippe Sollers dans *L'Évangile de Nietzsche*, Le Cherche midi, 2006, 12 €, notamment p. 20 et s.

langage, soutenu, familier, polysémies, homonymies, retenue et abandon à la fois, tout le livre parviendra à tenir cette note.

Elle se souvient du temps jadis : « *C'était quand les vaches chantaient que les pies riaient.* » Valérie Rouzeau accède directement à la sensation, comme tous les poètes, mais en même temps utilise pour son livre une solide construction de romancier et double son propos d'une basse continue philosophique classique, pour ne pas dire antique : « *Au bord de l'eau le temps je l'ai je l'ai tout devant moi qui coule.* » Parfois, au détour d'une scène elle glisse des sortes de messages secrets sur le métier d'écrivain : « *La page a des mots que tu as dits d'imprimés sous mes yeux comme d'entendre ta voix.* » Elle remarque aussi, pendant que son père vit encore : « *Tu dors et le soleil donne sur ta main fermée.(...) Quand je sors le soleil éclaire aussi ta tête.* »

Finalement, le secret de la filiation, le secret de l'attachement, le secret de l'amour, c'est peut-être la texture de la peau, cet autre visage que sont les mains : « *Ma main là posée sur la table du dehors. De la même couleur que sa main à mon père.* »

Valérie Rouzeau chantonne, elle dit ce qu'elle a vu d'une manière inédite parce qu'elle sait se tutoyer elle-même, elle est simple, elle est sincère, et parle dans une langue faussement infantile qui est en fait langage de vérité, un français parfois joliment déformé par l'anglais, sa deuxième langue, comme jadis Montaigne l'était par le latin. Il n'y a pas de répit, on ne peut pas descendre du train en marche : « *Toujours courir.* » Au XXe siècle je ne sais pas s'il y a eu un grand poète français, mais pour le XXIe siècle, ça y est, nous avons Valérie Rouzeau. Grâce à elle tout s'explique.

Décembre 2006

Marc Pautrel

© Marc Pautrel, 2006.